

Le Petit Journal

Le Petit Journal

5 CENTIMES

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

5 CENTIMES

ABONNEMENTS

CHAQUE JOUR — 6 PAGES — 5 CENTIMES

Administration : 61, rue Lafayette

Les manuscrits ne sont pas rendus

Le Petit Journal agricole, 5 cent. — La Mode du Petit Journal, 10 cent.

Le Petit Journal illustré de la Jeunesse, 10 cent.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

Dix-neuvième Année

DIMANCHE 17 MAI 1908

Numéro 913



L'ACTION FÉMINISTE

Les « suffragettes » envahissent une section de vote et s'emparent de l'urne électorale

Ayuntamiento de Madrid

EXPLICATION DE NOS GRAVURES

L'ACTION FÉMINISTE

Les « suffragettes » envahissent une section de vote et s'emparent de l'urne électorale

Pour la première fois, le mouvement féministe vient de se manifester violemment en temps d'élections.

Une candidate, Mlle Laloé, s'était présentée à Paris, dans le quartier Saint-Georges, aux suffrages des électeurs. Elle avait tenu une réunion publique un peu houleuse, mais tout s'était passé pour le mieux. Et voilà que, le jour du vote, un groupe composé des plus intrépides meneuses de l'action féministe s'avisa de vouloir jeter le trouble et le désarroi dans les sections de vote.

Réunies au square Delaborde, ces dames étaient une centaine environ. Elles se mirent en route, après s'être donné pour mission d'aller culbuter les urnes.

Dans la première section où elles se présentèrent, elles réussirent à pénétrer et firent mine de prendre l'urne d'assaut.

Le président, heureusement, prévint leur geste. On les expulsa. Suivies d'agents cyclistes, elles s'en furent en criant par les rues : « Nous voulons voter ! »

A la section de la rue de Bruxelles, où se tenait Mlle Laloé, la candidate elle-même les pria de se retirer et les invita à la modération. Mais ce bon conseil ne fut pas suivi. Les suffragettes continuèrent leur tournée. Cependant, leur nombre allait diminuant : le groupe s'essaimait peu à peu. Les esprits, néanmoins, n'en étaient pas calmés. Une de ces dames avait suggéré l'idée, qui fut repoussée d'ailleurs par les moins véhémentes, de verser dans les urnes un liquide corrosif pour brûler les bulletins.

Bref, à leur dernière étape, dans une section du quatrième arrondissement, ces dames n'étaient plus guère qu'une demi-douzaine.

Elles se lancèrent pourtant à l'assaut de l'urne ; l'une d'elles s'en empara et la précipita sur le sol.

Cette injure au suffrage universel avait médusé les assistants. Quand ils reprirent leurs esprits, ils crièrent à la garde. On s'empara des deux suffragettes les plus intrépides et on les mena au commissariat, où on les garda jusqu'à la fermeture du scrutin.

L'une de ces dames se déclara enchantée de son équipée : « J'ai tenu, s'écria-t-elle, cette urne de mensonge qui est un outrage à l'égalité des sexes, et je l'ai jetée par terre, et je l'ai foulée aux pieds... »

Voilà vraiment de quoi se glorifier... Et c'est une étrange façon de s'y prendre pour faire accepter par les gens de bon sens les revendications du féminisme politique...

L'ACTION FÉMININE

Les femmes françaises soignent les blessés au Maroc

Pendant que les « suffragettes » manifestent bruyamment à Paris, d'autres femmes françaises, plus modestement, font, au loin, besogne plus utile et plus généreuse.

Ce sont les infirmières volontaires qui soignent, au Maroc, nos soldats malades et blessés.

Les lecteurs du *Petit Journal* savent combien est admirable leur dévouement. Notre correspondant à Casablanca les a montrées accomplissant leur œuvre de consolation et de charité.

Depuis le mois de Septembre dernier, les dames de l'Union des Femmes de France et de la Société de secours aux blessés ont assumé cette tâche noble entre toutes.

Elles sont là-bas soixante Françaises qui ne songent pas à faire de l'agitation électorale et se moquent bien de la conquête du bulletin de vote. Elles sont femmes, vraiment femmes, celles-là, par les plus belles qualités de l'âme féminine, par l'abnégation, par la pitié.

Et quelle simplicité... A Lalla-Marnia, un jour, le général Lyautey avait invité à déjeuner les infirmières volontaires. Elles lui firent cette jolie réponse :

— Mon général, nous ne sommes ici que des infirmières comme les autres, et les infirmières ne peuvent pas déjeuner chez un général.

Et pourtant, combien peu faciles à soigner, ces malades et ces blessés qui leur sont confiés !... Spahis, turcos, légionnaires, goudiers, tous gaillards indomptables au combat, mais rebelles aux potions et aux prescriptions des médecins. Elles arrivent à les convaincre par la patience, par la douceur ; elles les ont conquis. Ils leur obéissent comme des enfants à leur mère... Le 1^{er} Janvier dernier, en offrant leurs vœux à ces gracieuses infirmières, des soldats leur disaient : « Vous êtes nos petites mamans et vous remplacez notre famille. »

La marine et l'armée ont décerné à ces femmes admirables les éloges les plus élogieux et les plus justifiés.

Le général Lyautey, récemment, disait à Mme Pérouse, la présidente de l'Union des Femmes de France : « Nous sommes pénétrés d'enthousiasme et de gratitude. C'est une noble et belle expérience, concluante, et la cause des infirmières des sociétés d'assistance militaire est désormais gagnée pour toujours... »

Et cette cause-là, cette cause généreuse et vraiment féminine, est plus chère, à coup

sûr, à toutes les femmes de cœur, que l'autre cause, la cause féministe que quelques dames exaltées s'imaginent faire triompher en culbutant les urnes électorales.

VARIÉTÉ

Les femmes et la politique

L'opinion de Dumas fils. — Le vote des femmes en Amérique. — Un conseil municipal féminin. — En Nouvelle-Zélande. — Les députées finlandaises. — L'Angleterre et les suffragettes. — Un catéchisme féministe. — Comment les femmes françaises obtiendront le droit de vote.

En 1880, Alexandre Dumas fils publiait un petit livre sous ce titre étrange : *Les femmes qui tuent et les femmes qui votent*. Et, dans ce livre, il réclamait l'accession de l'élément féminin aux droits politiques.

« Les femmes, disait-il, ont comme nous des besoins, des aspirations, des intérêts, des progrès à accomplir, et, par conséquent, des droits à faire valoir, qui veulent, qui doivent être représentés directement dans la discussion des choses publiques, par des délégués nommés par elles... »

Et il concluait : « Établissez cette loi nouvelle du vote des femmes... La France doit au monde civilisé l'exemple de cette grande initiative. Qu'elle se hâte ! L'Amérique est là qui va le donner... »

Quel argument que l'opinion contenue dans ces lignes pour les femmes qui mènent aujourd'hui la campagne en faveur de l'égalité politique des deux sexes !... Quel argument, si Dumas fils n'avait pas fait, dans le même livre, certaines réserves que nos féministes militantes doivent, j'imagine, goûter médiocrement.

En effet, l'écrivain ne parlait là que de l'électorat des femmes, et encore le voulait-il entouré de toutes les précautions possibles : il voulait les élections à deux ou trois degrés. Mais le moment ne lui paraissait pas venu d'aller jusqu'à accorder aux femmes l'éligibilité.

« Avant dix ans, disait-il, les femmes seront électeurs comme les hommes. Quant à être éligibles, nous verrons après, si elles sont bien sages... »

Avant dix ans... Le dramaturge se trompait. Voici bientôt trente ans qu'il écrivait ceci. Et si les femmes ont fait force conquêtes, elles n'ont pas encore obtenu le bulletin de vote.

En Amérique même, la réforme ne s'est pas accomplie. Quatre territoires seulement accordèrent aux femmes les droits politiques : ce sont le Wyoming, l'Utah, le Colorado et l'Idaho. Le gouvernement des États-Unis est demeuré jusqu'ici réfractaire au mouvement féministe.

L'expérience faite par ces quatre États ne semble pas avoir donné d'heureux résultats, s'il faut en croire M. Grover Cleveland, l'ancien président de la République américaine.

Dans l'Utah, en 1905, les femmes firent élire un Mormon...

« Par quelle aberration, s'écriait M. Cleveland, les femmes oublient-elles que la monogamie a relevé leur sexe, et comment votent-elles pour un candidat polygame ?... »

Dans l'Etat de Colorado, les femmes pratiquèrent les fraudes électorales avec une audace extraordinaire...

Cependant, en d'autres États où les femmes étaient appelées à prendre part aux affaires municipales, leur influence fut parfois heureuse. Je me rappelle l'exemple qui me fut cité, il y a quelques années, d'une ville du Kansas administrée par des femmes. Cette ville s'appelle Oskaloosa. C'est le chef-lieu du comté de Jefferson. Elle avait alors deux mille habitants, plusieurs écoles publiques, trois banques, deux lignes de chemins de fer, des églises à en revendre — et pour tous les goûts ; — enfin, c'était une communauté bien constituée, très active, très industrielle et surtout très économe.

Mais ses administrateurs municipaux, fainéants de la plus belle eau, la grugeaient à qui mieux mieux, la surchargeaient de taxes, mais laissaient ses rues dans un état abominable et ne faisaient absolument rien de ce qui concernait leur mission.

Si bien que, sans en rien dire à l'avance, si ce n'est deux ou trois jours avant les élections municipales, les habitants de la ville se dirent : « Ah ! les hommes ne veulent rien faire ; eh bien ! nous prendrons des femmes ! »

Et toute la liste féminine, maire, adjoints et conseillers municipaux, passa, au jour voulu, comme une lettre à la poste, au grand émoi des administrateurs du sexe fort qui ne s'attendaient guère à un pareil coup de balai.

Bien entendu, on n'avait choisi que des femmes mariées, mères de famille et d'une respectabilité qui s'imposait à tous.

La mairesse était une femme d'affaires qui avait été directrice d'une des principales écoles d'Oskaloosa pendant vingt ans.

Elle administra fort bien les intérêts de la ville et y ramena promptement la prospérité que la négligence des hommes avait compromise.

Je serais curieux de savoir si ce sont toujours des femmes qui détiennent le pouvoir municipal en cette lointaine cité.

Qui le croirait ?... C'est l'Australie qui, la première, donna « l'exemple de cette grande initiative » que Dumas fils réclamait de la France en 1880. Depuis 1893, les femmes de la Nouvelle-Zélande possèdent le suffrage politique. Il paraît que les affaires de ce pays ne s'en trouvent pas plus mal.

Quant aux nations européennes, elles n'avancent dans la voie de l'égalité politique des deux sexes qu'avec la plus grande circonspection. La Finlande seule a, jusqu'ici, accordé aux femmes l'électorat et l'éligibilité. La réforme date de l'an dernier, et il y a aujourd'hui au Parlement d'Helsinki dix-neuf députés du beau sexe sur deux cents membres. La proportion est encore assez faible ; mais le féminisme finlandais escompte pour l'avenir des victoires plus complètes. Les femmes, en ce pays, remplissent leur devoir de citoyennes beaucoup plus exactement que les hommes. Elles ont donc bon espoir d'avoir en mains la direction des affaires le jour où, bien disciplinées, elles voteront en masse — j'allais dire comme un seul homme — pour les candidats de leur sexe.

Pour le moment, le pays où le mouvement politique féministe est le plus ardent, c'est l'Angleterre. Depuis tantôt deux ans, les « suffragettes » — c'est par ce vocable élégant qu'on désigne, de l'autre côté du détroit, les dames qui mènent la campagne — les suffragettes, dis-je, ne cessent d'occuper l'opinion.

Elles sont, d'ailleurs, soutenues par un grand nombre d'hommes politiques influents, voire par des membres du ministère.

Au surplus, leurs revendications actuelles sont modestes et limitées. Elles veulent que les femmes possédant les conditions requises pour les électeurs masculins puissent, elles aussi, participer au scrutin.

Chez nos voisins, ce n'est pas l'individu qui a le droit de vote, c'est le bien que possède cet individu, c'est le métier, c'est la profession qu'il exerce, c'est la propriété qu'il loue. Les femmes demandent que, lorsqu'une d'elles se trouve exercer ce métier ou posséder ce bien, elle puisse voter comme les hommes. Cela est fort raisonnable, en somme.

Il est vrai que la ligue du *Women's Suffrage* ne cache pas que le jour où elle aurait obtenu ce premier résultat, ses appétits grandiraient et qu'elle réclamerait le suffrage pour toutes les femmes...

Il est vrai, encore, que les suffragettes s'y prennent d'assez étrange façon pour faire triompher leurs idées. Le scandale est leur principal moyen d'action. Un de leurs partisans, le célèbre romancier George Meredith, leur a dit : « John Bull a besoin d'être poussé à coups de pied avant qu'il s'ébranle. » Et elles poussent John Bull à coups de pieds sans relâche. Elles organisent par les rues des manifestations tumultueuses, elles envahissent la Chambre des Communes, interrompent les séances... On les arrête, on les condamne, on leur donne le choix entre l'amende ou la prison... Elles choisissent la prison. Les suffragettes sont apôtres et martyres.

Quoi qu'il en soit, le mouvement en faveur du vote des femmes commence à se dessiner en maints autres pays d'Europe. En Hollande, le gouvernement a présenté, l'an dernier, un projet de modification de la Constitution visant la suppression de la limitation du droit électoral, pour donner au législateur une entière liberté et rendre possible le suffrage universel, le suffrage et l'élection des femmes.

L'an dernier également, la Chambre italienne a pris en considération une proposition de l'ex-ministre Luzzatti pour le vote des femmes en matière administrative.

En Russie, la Douma a réclamé l'introduction d'une réforme semblable dans la Constitution.

Partout, la campagne est menée avec ardeur. Récemment encore, les féministes suisses distribuaient, à Zurich, un petit catéchisme exposant fort habilement leurs revendications :

« Qui devrait faire la loi dans un Etat démocratique comme le nôtre ? dit ce catéchisme.

» Réponse : Le peuple.

» — Le peuple fait-il les lois ?

» R. : Non ; une moitié du peuple n'y a aucune part.

» — Qui fait donc les lois ?

» R. : Les hommes.

» — Les femmes ne peuvent-elles pas aider à faire les lois auxquelles elles doivent obéir ?

» R. : Non. Les hommes seuls font les lois pour les hommes et pour les femmes.

» — Qui paie les impôts ?

» R. : Les hommes et les femmes.

» — Qui établit l'impôt, qui le prélève et qui dépense l'argent ?

» R. : Les hommes.

» — Les mères, qui donnent des fils à l'Etat, peuvent-elles voter ?

» R. : Non ; mais les fils qu'elles ont élevés peuvent voter à vingt ans. »

En France, enfin, la campagne est menée depuis longtemps. Timide d'abord, elle a pris, aux élections de ces jours derniers, des allures nouvelles.

Il y a plus de cinquante ans que, à Paris, une femme réclama pour la première fois les droits politiques pour son sexe. M. Marcel Prévost rappelait récemment le nom de cette précurseuse. Elle s'appelait Mlle Barberousse. Je vous laisse à penser si son initiative fut joyeusement accueillie.

Les femmes elles-mêmes, les femmes surtout, l'accablèrent de plaisanteries.

Mais l'agitation féministe n'en devait pas moins renaitre quelques années plus tard. Les femmes ont peu à peu conquis toutes les améliorations possibles à leur condition sociale. Les professions libérales, les écoles leur sont ouvertes comme aux hommes. A présent, elles réclament le bulletin de vote et le droit d'éligibilité comme consécration suprême du principe d'égalité des sexes.

Beaucoup de bons esprits, parmi les hommes et particulièrement dans le monde de la politique, jugent certaines de leurs revendications fort logiques et fort naturelles. En principe, rien ne devrait s'opposer à ce que la femme, qui paie les impôts, qui est inscrite au rôle des patentes, qui travaille, qui dirige parfois d'importantes maisons de commerce, pût donner son avis sur le choix d'un conseiller municipal. Son vote se justifierait infiniment plus que celui de beaucoup d'hommes qui n'ont pas d'intérêts à défendre et n'agissent que sous de misérables inspirations de parti.

Quant à l'éligibilité des femmes, Dumas fils disait : « Nous verrons plus tard, si elles sont bien sages... »

Eh bien, sont-elles bien sages ?... Pas toujours. Le féminisme, il faut le reconnaître, prend souvent des allures violentes qui sont de nature à lui aliéner les sympathies masculines, même les plus fermes.

Une féministe raisonnable disait, voici quelques années : « Ce qui manque le plus au féminisme, ce sont les femmes. » C'est là une réflexion dont nos suffragettes devraient faire leur profit. Elles devraient se persuader que, pour faire triompher leurs revendications, point n'est besoin qu'elles cessent d'être femmes.

Je ne sais s'il est vrai que l'opinion anglaise doit être tarabustée pour arriver à se rendre à l'évidence et au bon sens ; j'ignore si les violences des suffragettes londoniennes servent vraiment la cause du vote des femmes ; mais je sais bien que l'opinion, en France, n'a pas de sympathie pour ces excentricités. Les procédés agressifs, les manifestations tumultueuses ne peuvent que retarder le triomphe définitif du féminisme intelligent. Une idée de justice ne s'impose pas par la violence. La raison suffit.

Ernest LAUT.

LA SEMAINE FANTAISISTE

L'agent polyglotte

(Sur l'air de la Petite Tonkinoise.)

Pour affaire

Nécessaire,

L'autre jour, je suis sorti.

Or, j'allais rue de la Pompe,

Mais voilà que je me trompe,

Et j'arrive

Sur la rive

Aux environs de Bercy.

J'avais alors, enhardi,

Un agent qui répondit :

« Je suis agent polyglotte,

Toujours po-po, toujours poli, et qui dégotte !

Voyez un de mes confrères !

Moi, ce n'est pas mon affaire.

Je comprends la langue anglaise,

La tonki-ki, la java-va, la javanaise,

Mais, si vous parlez français,

Je ne répondrai jamais ! »

« Ah ! la belle,

La nouvelle.

La superbe invention !

M'écriai-je plein de joie.

Mais, pour découvrir ma voie,

Sans paresse

Je me presse,

Je cours, je traverse un pont

Et j'aborde un vieux barbon

D'agent qui, fier, me répond :

« Je suis agent polyglotte,

Toujours po-po, toujours poli, et qui dégotte !

Voyez un de mes confrères !

Moi, ce n'est pas mon affaire.

Je comprends la langue anglaise,

La tonki-ki, la java-va, la javanaise,

Mais, si vous parlez français,

Je ne répondrai jamais ! »

Oh ! déveine !

L'âme en peine.

Je poursuis donc mon chemin,

Cherchant partout à la ronde

Un homme qui me réponde,

Et très rouge,

A Montrouge,

J'arrive à mettre la main

Sur un brave agent, enfin.

Qui murmure d'un air fin :

« Je suis agent polyglotte,

Toujours po-po, toujours poli, et qui dégotte !

Voyez un de mes confrères !

Moi, ce n'est pas mon affaire.

Je comprends la langue anglaise,

La tonki-ki, la java-va, la javanaise,

Mais, si vous parlez français,

Je ne répondrai jamais ! »

Plein de rage,

Tout en nage,

Déjà plus qu'à moitié las,

J'aperçois, près de Grenelle,

Un agent en sentinelle.

Mais, farouche,

Sur sa bouche

Devinant bien ce qu'il va

Répondre à mon embarras,

Je lui dis : « Ne parle pas !

Tu es agent polyglotte,

Toujours po-po, toujours poli, et qui dégotte !

Mais, une autre fois, d'avance

Je ferai venir en France,

Dans le but de me répondre,

Un po-po-po, un li-li-li-ceman de Londres,

Et, j'en suis sûr, celui-là

En français me parlera ! »

CLAUDIN.